

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

NE TIREZ PAS
SUR L'OISEAU
MOQUEUR

HARPER LEE

NE TIREZ PAS SUR L'OISEAU MOQUEUR

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Stoïanov

Relu et actualisé
par Isabelle Hausser

Postface d'Isabelle Hausser



VOIR DE PRÈS

Titre original : *To Kill a Mockingbird*
L'édition originale de cet ouvrage a été
publiée par J. B. Lippincott & Co., en 1960

© 1960, 1980, Harper Lee.

© 2005, Éditions de Fallois
pour la traduction française, relue
et actualisée par Isabelle Hausser.

© 2015, Éditions Grasset & Fasquelle
pour l'édition de la traduction.

© 2016, 2017, éditions À vue d'œil.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-863-1

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

*Pour Mr Lee et Alice
avec tout mon amour
et toute mon affection*

« Les avocats n'ont-ils pas commencé
par être des enfants ? »

Charles LAMB

PREMIÈRE PARTIE

1

Mon frère Jem allait sur ses treize ans quand il se fit une vilaine fracture au coude mais, aussitôt sa blessure cicatrisée et apaisées ses craintes de ne jamais pouvoir jouer au football, il ne s'en préoccupa plus guère. Son bras gauche en resta un peu plus court que le droit ; quand il se tenait debout ou qu'il marchait, le dos de sa main formait un angle droit avec son corps, le pouce parallèle à la cuisse. Cependant, il s'en moquait, du moment qu'il pouvait faire une passe et renvoyer un ballon.

Bien des années plus tard, il nous arriva de discuter des événements qui avaient conduit à cet accident. Je maintenais que les Ewell en étaient entièrement responsables, mais

Jem, de quatre ans mon aîné, prétendait que tout avait commencé avant, l'été où Dill se joignit à nous et nous mit en tête l'idée de faire sortir Boo Radley.

À quoi je répondais que s'il tenait à remonter aux origines de l'événement, tout avait vraiment commencé avec le général Andrew Jackson. Si celui-ci n'avait pas croqué les Creeks dans leurs criques, Simon Finch n'aurait jamais remonté l'Alabama et, dans ce cas, où serions-nous ? Beaucoup trop grands pour régler ce différend à coups de poing, nous consultations Atticus, et notre père disait que nous avions tous les deux raison.

En bons Sudistes, certains membres de notre famille déploraient de ne compter d'ancêtre officiel dans aucun des deux camps de la bataille d'Hastings. Nous devions nous rabattre sur Simon Finch, apothicaire de Cornouailles, trappeur à ses heures, dont la piété n'avait d'égale que l'avarice. Irrité par les persécutions qu'en Angleterre leurs frères plus libéraux faisaient subir à ceux qui se nommaient « méthodistes », dont

lui-même se réclamait, Simon traversa l'Atlantique en direction de Philadelphie, pour continuer ensuite sur la Jamaïque puis remonter vers Mobile et, de là, jusqu'à St Stephens. Respectueux des critiques de John Wesley contre le flot de paroles suscitées par le commerce, il fit fortune en tant que médecin, finissant, néanmoins, par céder à la tentation de ne plus travailler pour la gloire de Dieu mais pour l'accumulation d'or et de coûteux équipages. Ayant aussi oublié les préceptes de son maître sur la possession de biens humains, il acheta trois esclaves et, avec leur aide, créa une propriété sur les rives de l'Alabama, à quelque soixante kilomètres en amont de St Stephens. Il ne remit les pieds qu'une fois dans cette ville, pour y trouver une femme, avec laquelle il fonda une lignée où le nombre des filles prédominait nettement. Il atteignit un âge canonique et mourut riche.

De père en fils, les hommes de la famille habitèrent la propriété, Finch's Landing, et vécurent de la culture du coton. De dimensions

modestes comparée aux petits empires qui l'entouraient, la plantation se suffisait pourtant à elle-même en produisant tous les ingrédients nécessaires à une vie autonome, à l'exception de la glace, de la farine de blé et des coupons de tissu, apportés par des péniches remontant de Mobile.

Simon eût considéré avec une fureur impuissante les troubles entre le Nord et le Sud qui dépouillèrent ses descendants de tous leurs biens à l'exception des terres. Néanmoins ils continuèrent à vivre de la terre jusqu'au ^{xx}^e siècle, époque où mon père, Atticus Finch, se rendit à Montgomery pour y faire son droit, et son jeune frère à Boston pour y étudier la médecine. Leur sœur, Alexandra, fut la seule Finch à rester dans la plantation : elle épousa un homme taciturne qui passait le plus clair de son temps dans un hamac au bord de la rivière, à guetter les touches de ses lignes.

Lorsque mon père fut reçu au barreau, il installa son cabinet à Maycomb, chef-lieu du comté du même nom, à environ trente kilomètres à l'est de Finch's Landing. Il occupait

un bureau tellement petit, à l'intérieur du tribunal, qu'il put à peine y loger un porte-chapeaux, un crachoir, un échiquier et un code de l'Alabama flambant neuf. Ses deux premiers clients furent les deux derniers condamnés à la pendaison de la prison du comté. Atticus leur avait conseillé d'accepter la générosité de l'État qui leur permettait de plaider coupables de meurtre au second degré et de sauver ainsi leur tête, mais c'étaient des Haverford, nom devenu synonyme de crétin dans le comté de Maycomb. À cause d'un malentendu provoqué par la détention a priori injustifiée d'une jument, ils avaient commis l'imprudence de descendre le meilleur maréchal-ferrant de la ville devant trois témoins, et ils crurent pouvoir se défendre en affirmant que « ce salaud ne l'avait pas volé ». Ils persistèrent à plaider non coupables de meurtre au premier degré, aussi Atticus ne put-il faire grand-chose pour eux, si ce n'est d'assister à leur exécution, événement sans doute à l'origine de la profonde aversion de mon père envers le droit pénal.

Durant ses cinq premières années à Maycomb, il réduisit ses dépenses ; ensuite, pendant plusieurs années, il consacra ses économies aux études de son frère. John Hale Finch avait dix ans de moins que lui et opta pour la médecine en un temps où le coton ne rapportait plus assez pour valoir la peine d'être cultivé ; mais, après avoir placé oncle Jack sur les rails, Atticus tira des revenus convenables de la pratique du droit. Il se plaisait à Maycomb, chef-lieu du comté qui l'avait vu naître et grandir ; il en connaissait les habitants qui le connaissaient eux aussi et devait à Simon Finch de se retrouver lié, par le sang ou par mariage, avec à peu près toutes les familles de la ville.

Quand je vins au monde, Maycomb était déjà une vieille ville sur le déclin. Par temps de pluie, ses rues se transformaient en bourbiers rouges ; l'herbe poussait sur les trottoirs, le tribunal s'affaissait. Curieusement, il faisait plus chaud à l'époque : les chiens supportaient mal les journées d'été ; les mules

efflanquées, attelées aux carrioles Hoover¹, chassaient les mouches à coups de queue à l'ombre étouffante des chênes verts sur la place. Les cols durs des hommes se ramollissaient dès neuf heures du matin. Les dames étaient en nage dès midi, après leur sieste de trois heures et, à la tombée de la nuit, ressemblaient à des gâteaux pour le thé, glacés de poudre et de transpiration.

Les gens se déplaçaient lentement alors. Ils traversaient la place d'un pas pesant, traînaient dans les magasins et devant les vitrines, prenaient leur temps pour tout. La journée semblait durer plus de vingt-quatre heures. On ne se pressait pas, car on n'avait nulle part où aller, rien à acheter et pas d'argent à dépenser, rien à voir au-delà

1. Ces carrioles Hoover indiquent que le roman se déroule durant la Grande Dépression. Ces véhicules, faits de parties de voitures devenues inutilisables faute de pouvoir payer l'essence, portaient par dérision le nom du président Hoover.

des limites du comté de Maycomb. Pourtant, c'était une période de vague optimisme pour certains : le comté venait d'apprendre qu'il n'avait à avoir peur que de la peur elle-même.

Nous habitions la principale rue résidentielle, Atticus, Jem et moi, ainsi que Calpurnia, notre cuisinière. Jem et moi étions très satisfaits de notre père : il jouait avec nous, nous faisait la lecture et nous traitait avec un détachement courtois.

Calpurnia, c'était une autre histoire : toute en angles et en os, elle était myope et lou-chait, elle avait les mains larges comme des battoirs et deux fois plus dures. Elle passait son temps à me chasser de la cuisine, à me demander pourquoi j'étais incapable de me conduire aussi bien que Jem, alors qu'elle savait pertinemment qu'il était plus âgé que moi, à m'appeler pour rentrer à la maison quand je n'en avais pas envie. Nos algarades épiques s'achevaient toujours de la même manière : elle gagnait, parce qu'Atticus prenait toujours sa défense. Elle travaillait chez nous depuis la naissance de Jem et, d'aussi